

# MELANGES RELIGIEUX,

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Vendredi, 10 Decembre 1847. No. 26.

## Démonstration

DE  
L'AMÉRIQUE.

A. S. S. PIE IX PAPE.

VÉNÉRABLE PÈRE :

Le peuple des États-Unis a observé avec un profond intérêt les circonstances qui ont accompagné et les événements qui ont suivi votre élévation au Sacerdotal Pontificat, et cet intérêt a pris maintenant les proportions sans bornes. Au nom d'une portion de ce peuple, nous vous offrons l'expression de ces sentiments de respect et de haute approbation qui animent la nation entière.

Nous nous adressons à vous, non comme au souverain pontife, mais comme au chef sage et humain d'un peuple agité, opprimé et mécontent, maintenant heureux, bien gouverné et reconnaissant. Nous nous unissons dans ce tribut non comme catholiques (beaucoup d'entre nous le sont tandis que la majorité ne l'est pas), mais comme républicains et amoureux (lovers) de la liberté constitutionnelle. Quelque récente que soit notre origine, quelque vaste que soit l'océan qui sépare notre chère patrie de votre beau climat, nous savons tous ce qu'était l'Italie dans les jours brillants de son unité, de sa liberté et de sa gloire; ce qu'elle devint sous le joug dégradant de l'étranger et au milieu de ses dissensions intestines; et nous avons foi qu'une haute et bienfaisante destinée l'attend, quand son peuple sera de nouveau uni, libre et indépendant. Dans le grand œuvre de sa régénération, nous vous saluons comme le divin instrument chargé par le ciel de l'opérer, et nous prions ardemment que vos jours se prolongent jusqu'à être témoin de l'entière consommation de la sage politique qui est destinée à rendre votre nom immortel.

Mais, vénérable père, nous connaissons bien que la route que vous avez choisie est d'un extrême péril et d'une difficulté ardue. Nos ancêtres immédiats ont lutté dans un âge de dangers et de privations pour achever et consolider les bienfaits dont nous jouissons maintenant; et cependant la Providence nous avait donné un chef comme en a possédé rarement un peuple travaillant à être libre. Dans le monde que nous habitons, Dieu a voulu que la Vertu fût mise à l'épreuve de l'adversité, et qu'une gloire durable, telle que la Liberté, fut accordée seulement à ceux qui se montraient dignes de ce précieux don, par leurs efforts courageux et par une inébranlable fermeté. — Nous, les compatriotes de Washington et de Franklin, d'Adams et de Jefferson, nous savons donc que vous n'êtes pas entré dans cette voie sans une renonciation délibérée à toute vaine, à toute sécurité et à toute faveur aristocratique. Nous savons que vous êtes déjà résigné à rencontrer en face les machinations du politique, les haines du puissant, et, chose mille fois plus pénible, le blâme de l'homme bien intentionné mais abusé. Nous savons que vous êtes résolu de sang-froid à rencontrer l'hostilité infatigable de tous les injustes tyrans qui prétendent régner sur quelque portion de la belle péninsule italienne; de tous ceux qui imaginent faire consister l'ordre social dans le maintien de ces conditions de luxe et d'oisiveté au sein desquelles ils ont consumé jusqu'ici leur vie inutile, de tous ceux qui craignent, ou dans leur égoïsme feignent de craindre, que la religion doit périr si elle n'est pas portée sur les tromblans épaules d'empereurs et de rois. Et plus formidable que tous ces obstacles vous vous êtes attendu à rencontrer un obstacle dont vous triompherez avec la grâce de Dieu: cette inconstance et cette ingratitude des multitudes, relevée à peine du servage qui les engourdit, et criant dans le désert de les ramener aux Oignons de l'Égypte. — Hommes comme il s'en rencontrent, même parmi les apôtres de notre Sauveur, pour lui laisser porter seul l'agonie de la croix. — Hommes qui avec vous se feront connaître, nous le craignons, par leur projets extravagants, leurs espérances déraisonnables, leurs exigences impétueuses, murmurant que rien n'a été médité parce que tout n'a pas été déjà accompli. Que vous serez guidé et armé par le Très-Haut pour exécuter votre sublime mission, c'est ce que nous croyons fermement.

Vénérable père, quelque sombres que soient les nuages qui enveloppent le présent, nous savons que l'aurore de l'avenir dissipera ces ténèbres. Pour ne rien dire de l'assurance, ancrée dans nos cœurs par l'éternel, qu'aucune action ou aucun essai généreux ne restera sans récompense, nous vous certifions, par notre heureux et expérimenté, que les bienfaits de la liberté constitutionnelle l'emportent de beaucoup sur les périls et les souffrances à travers lesquelles les nations avancent vers leur achèvement. Notre vie comme nation a été courte, et elle a déjà démontré à tout esprit réfléchi l'immense supériorité de la liberté sur le despotisme, comme élément d'agrandissement national et de bien-être social. Notre patrie a montré que les droits des personnes et des propriétés étaient mieux assurés sous un gouvernement qui garantit les droits de tous, que sous aucun autre. Et si l'avenir nous ménageait des dangers, leur source viendrait, non d'un excès de liberté, mais d'une restriction à cette liberté. Enfin nous nous sentons mieux que personne justifiés à vous indiquer les périls que vous bravez et les espérances qui vous attendent.

En dépit d'apparences superficielles, nous n'appréhendons pas que les légions du despotisme soient mises en mouvement contre vous. L'âge où nous vivons est un âge de lutte morale plutôt que physique, où l'artillerie de la presse domine et étend celle du camp, où l'opinion est plus puissante que les bayonnettes. Nous avons donc confiance que contre tout recours à la force ouverte, vous êtes protégé par un bouclier impénétrable: l'approbation et la sympathie des gens de bien sur toute la surface de la chrétienté. Mais notre attente serait-elle trompée, que l'imprudent agresseur prenne garde: le premier coup de feu tiré dans un tel complot rétentirait de montagne en montagne, sommant les braves de tout climat de se lever contre l'injustice et l'oppression, de combattre pour la liberté et le genre humain. A l'heure de ce grand con-

bat, il n'est personne familier avec l'histoire et le caractère du peuple américain qui puisse douter combien nos sympathies seraient actives et porteraient leurs fruits. A l'Italie sera épargnée cette dévastation et à la chrétienté le scandale d'une telle guerre, nous en avons la ferme confiance; mais dans tous les cas nous espérons que ce témoignage de l'intérêt et de l'admiration avec lesquels vingt millions d'hommes vous regardent, n'aura pas eu lieu en vain.

Nous sommes, vénérable père,

avec un profond respect.

(Suivent les signatures.)

## MEETING EN L'HONNEUR DU PAPE.

Que dans les monarchies européennes les corps constitués envoient une adresse au souverain, en commémoration de quelque événement heureux ou malheureux, on peut y voir de la servilité, de la courtoisie ou de l'imitation, — mais que des hommes de toutes croyances, de toutes opinions religieuses, de tous partis politiques, tous citoyens de la seule grande république du monde, viennent à se réunir pour se communiquer leur mutuel enthousiasme et le traduire en un concert d'admiration et de reconnaissance pour le noble chef de l'Église: c'est un brillant spectacle qu'il était donné à notre siècle seul de voir et à Pie IX de mériter. On peut même dire que cette démonstration publique n'est pas l'expression de vœux ardents d'une seule ville pour le Réformateur pacifique du Vatican. New-York est la métropole des États-Unis et donne le ton à l'opinion dans toute l'Amérique du Nord. Les journaux de l'Union ont répété les détails des préparatifs du meeting qui s'organisait à New-York, et de semblables manifestations ne vont pas tarder à éclater à Philadelphie, Boston, Québec, en harmonie avec le grand mouvement de New-York. Au congrès populaire de lundi soir, il a été lu des lettres des personnages les plus éminents de la république: Dallas, Van Buren, Buchanan, Benton, Johnson, Stuart, Gallatin, Spencer, Everett, tous adhérents aux vœux de l'assemblée, voulant joindre leur tribut d'hommages au faisceau de sympathies des habitants de New-York, et généralisant ainsi les actes de notre cité.

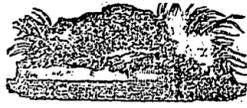
Les Français qui ont donné l'idée du meeting, à l'organisation duquel M. L. Leclère a si activement travaillé, étoient en nombre à la vaste réunion de lundi soir. Notre belle compagnie de milice avait voulu y paraître en uniforme, afin de prouver que partout les enfants de la France sympathisent avec les promoteurs de la liberté, et nous félicitons nos compatriotes de cette excellente idée. A côté de l'uniforme sévère de notre troupe de ligne apparaissait la compagnie de milice italienne et la compagnie Ecossaise, les fils de Knoe dans leur costume national venant prendre leur part d'une fête en l'honneur du Pape. Cette réunion fraternelle de militaires de trois nations faisait songer au temps où ils se rencontraient face à face dans des circonstances bien différentes: L'Écossais aux jambes nues, vaincu à Fontenoy, heureux à Waterloo; et l'Italien aux vives couleurs, venant avec le prince Eugène prendre sa part de toutes nos grandes batailles.

Nous avons donné mardi l'adresse, qui a été votée au milieu de tonnerres d'applaudissements. A travers les voiles décevants d'une traduction, nos lecteurs y discernèrent une certaine éloquence, un enthousiasme contenu par la raison, une originalité sage, et un amour sincère de la liberté. Les discours prononcés lundi pour appuyer l'adresse, en sont venus mieux définir la signification. Tous les orateurs ont pratiquement précisé que le peuple américain s'adressait à Pie IX pour l'encourager dans sa difficile mission, parce qu'il a confiance en lui. On ne veut pas s'adresser au peuple italien lui-même, afin de ne pas provoquer des complots, des agitations, des émeutes. Un seul individu a prétendu dénaturer l'adresse en y insérant un appel aux Italiens. La sagesse du peuple a aussitôt couvert la voix du malencontreux agitateur, et sa motion a été repoussée à l'unanimité. Les républicains d'Amérique ont le bon sens de penser qu'une révolution pacifique vaut mille fois mieux qu'une révolution sanglante. Le prince qui partage librement son pouvoir avec son peuple leur paraît plus digne d'admiration que le peuple qui arrache le pouvoir et la vie à son prince. On croit que les nations de l'Europe ne sont pas toutes mûres pour la république, et on se borne à leur souhaiter des constitutions qui rendent le peuple tout aussi libre, pourvu qu'elles ne soient pas éludées par leurs auteurs. Aussi Pie IX a-t-il été célébré dans vingt discours comme le héros de la liberté Constitutionnelle, en dépit de la faible minorité du comité qui voulait le pousser dans la voie de la liberté républicaine et révolutionnaire. Les sages républicains d'Amérique se flattent que Pie IX fera école parmi les souverains Européens; ils engagent donc les nations à la patience et à la confiance, persuadés que les rois, voyant comment Pie IX reconquiert en force et en amour de ses sujets mille fois plus qu'il ne leur en donne en pouvoir, seront séduits par ce noble exemple et se décideront à imiter leur immortel précurseur. Nous croyons par les mêmes raisons pouvoir écarter une partie des craintes que faisait concevoir pour la paix européenne l'avènement d'un nouveau règne en France. Nous ne doutons pas, que le successeur de Louis-Philippe, régent ou roi, se sentira pris d'une ardente émulation au spectacle des entreprises de Pie IX, et consolidera par la confiance des Français la paix générale, tandis qu'un système de résistance, par une contention trop prolongée, deviendrait dangereux pour le repos européen.

M. Brady, maire de New-York, avait autour de lui sur la plate-forme les maires de Brooklyn, de Jersey City, l'évêque Hughes et un grand nombre de personnages distingués de la ville et de l'État. Les discours les plus applaudis ont été ceux de MM. Théodore Sedgwick, Gerard, Dudley Seldom, et de M. Foresti qui a clos la soirée par une brillante improvisation italienne. Trois fois l'auditoire a demandé l'hymne de Pie IX, et trois fois la musique militaire en a fait vibrer les généreux accents dans tous les cœurs.

Au milieu des difficultés et des soucis qui l'assiègent, puisse le Souverain-Pontife trouver une consolation dans cet hommage spontané de tout un grand peuple! Puisse-t-il y puiser une nouvelle force morale, et les Romains la confiance et la constance dont ils ont besoin.

Courrier des États-Unis.



## MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 10 DECEMBRE 1847.

### NOUVELLES D'EUROPE.

Par le *New-York* arrivé lundi à New-York, nous avons des nouvelles d'Europe de deux jours plus récentes. — Le Pape venait de recevoir 15000 fusils et des munitions pour la garde nationale. — A Ferrare, les habitants avaient résolu d'acheter au delà de 4,500 fusils. — Le Prince de Joinville avait quitté Gènes le 23 octobre, et avait préalablement rendu visite au Roi de Sardaigne à Turin. — Le Comte Bresson était le 17 à Rome, où l'on attendait Lord Minto qui avait quitté Spezzia le 22. — En Suisse, la Diète s'était décidée à faire exécuter ses décrets et la guerre civile était commencée. — Le choléra diminuait à Trébizonde; il s'était déclaré à Moskou, mais il ne gagnait pas la Galicie. — M. Pacheco, ambassadeur d'Espagne, était arrivé à Rome. — L'Amiral Napier usait des forces sous ses ordres pour se faire rembourser par le Gouvernement Portugais ce que celui-ci lui doit; cette conduite est fort censurée. — La France a actuellement quatre frégates sur la côte d'Italie. — En Sardaigne, le Gouvernement s'est décidé à établir une Cour Suprême de Cassation et un tarif libéral; il exécute une réforme postale, et donne à la presse une plus grande Liberté.

### LES CANDIDATS.

Il circule actuellement mille et une rumeurs au sujet des candidats qui se proposent de se présenter aux différents comtés du pays. Nous ne savons au juste jusqu'à quel point l'on peut donner confiance à ces bruits; néanmoins, les considérant en général assez vrais, nous allons en transcrire une partie, tout en ne donnant pas de certitude à ce sujet.

La ville de Québec semblerait représentée par MM. Aylwin et Chabot, M. Ryland n'ayant aucune chance quelconque de succès.

A Montmorency, M. Cauchon aurait de l'opposition de la part de M. Rhéaume ou de M. Lemoine, mais purement pour la forme; car le comté est content de son représentant actuel.

Au comté de Québec, M. Chauveau est seul A Portneuf, il y a deux candidats, MM. Belleau et Taschereau; on ne peut dire encore qui sera le candidat heureux.

A Champlain, M. Guillet sera élu. A Trois-Rivières, MM. Viger, Turcotte et Folette sont sur les rangs. A St. Maurice, M. L. J. Papineau sera élu, dit-on, sans opposition.

A Nicolet, parmi les nombreux candidats qui se présentent, M. Désilets réunirait le plus de voix.

A Shefford, M. Drummond aurait toutes chances de supplanter le Dr. Foster. A Terrebonne, M. Lafontaine aurait, d'après la *Gazette de Montréal*, M. J. O. Turgeon pour opposant; nous n'y croyons pas.

A Beauharnais, nous voyons trois noms cités; ce sont ceux de MM. DeWitt, Connolly et Weston; toutes les chances sont pour le premier.

A Leinster, M. Norbert Dumas, avocat de Montréal, remplacera M. DeWitt.

A Sherbrooke, le col. Gagy est candidat; MM. Brooks et Moore pour le comté.

M. Johnson travaille pour Drummond. Quand à Missisquoi, MM. Badgley, Chandler, etc. ne présentent.

A Bytown, M. Scott aurait plus d'une chance. A Chambly, le Dr. Beaubien.

A Rouville, M. Hubert. Au Lac des Deux-Montagnes, M. Scott.

A Leeds, M. Govan et W. B. Richards. A Mégantic, MM. Daly et McGuire.

A Huntingdon, M. J. B. Variu. A Berthier, MM. D. M. Armstrong, Bersey et Vondenvelden.

A Richelieu, Dr. W. Nelson. A Stanstead, M. Child.

A Vaudreuil, MM. Lantier ou Valois. A Kamouraska, MM. Fraser ou Chapais.

A St. Hyacinthe, MM. Sicotte ou Bouthillier. A Rimouski, MM. M. Bertrand ou J. C. Taché.

A Yamaska, MM. Wartel ou Gill. A Gaspé, MM. Christie et Martel.

A Saguenay, MM. Lacarrière ou R. S. M. Bouchette.

Ce sont là des *on-dits*; il y a beaucoup de noms vrais, beaucoup aussi ne doivent pas l'être.

Au moment de nouvelles élections, et lors que l'on parle fortement de nouveaux candidats, nous ne saurions mieux faire que de recommander à tous les vrais amis du pays la plus grande Union. Toutes les rivalités, toutes les inimitiés personnelles doivent disparaître devant la grande affaire du pays. Tout le monde doit se mettre à l'œuvre; nous devons tous nous entraider, et bien réfléchir aux paroles suivantes du *Globe* de Toronto: "Plusieurs de nos amis se font de la rivalité pour l'honneur de la représentation; nous les conjurons de faire cesser immédiatement toute division. Toute division doit disparaître de nos rangs à la vue des grands intérêts qui dépendent des résultats de nos prochaines élections. Nous avons con-

tre nous toute l'influence du gouvernement, par conséquent nous devons éviter tout ce qui tendrait à nous affaiblir, toute rixe et toute dissension entre nous. Oublions tout pour nous unir jusqu'à ce que nous ayons emporté cette élection. Le succès, cette fois-ci établi pour toujours les grandes questions constitutionnelles pour lesquelles nous combattons depuis si long-temps. Nous verrons après cela aux questions d'améliorations locales."

Les journaux de Québec nous apprennent que W. H. Lemoine Ecr. se présente à Montmorency en opposition à M. Cauchon. Nous sommes fort étonnés qu'on dise ce Monsieur un Réformiste; car depuis qu'il est connu, nous ajouterons depuis le commencement de sa carrière, il a toujours été un Conservateur. Ainsi si M. Lemoine est Réformiste, nous nous en réjouissons; mais ce changement n'a pu s'opérer que dernièrement. D'ailleurs, nous sommes certains que le comté de Montmorency ne considérera pas quels sont les candidats opposés à M. Cauchon: il agira comme si ce dernier candidat était seul, et ne manquera pas de le réélire.

Le *Herald* nous demande des explications sur le Bill de l'Université, et cela par rapport au Manifeste de l'administrateur de Kingston. Nous lui répondons de suite que nous croyons en avoir dit assez à ce sujet dans notre précédent article. D'ailleurs, il ne s'agit pas de savoir si Mgr. Phelan avait ou non raison de préférer tel mode universitaire à tel autre; il s'agit seulement de savoir si la manifestation de ce sentiment faite de la manière dont S. G. l'a manifesté, au temps où il l'a cru devoir lui donner publicité, était un acte que nous dûssions approuver. Nous avons dit ce que nous en pensions, nous n'en dirons pas plus à ce moment-ci; car nous regardons cela comme inutile et déplacé.

### VOL SACRILÈGE.

Nous apprenons que ces jours derniers il a été fait une tentative de voler l'église de St. Vincent de Paul. Mais il paraît que les brigands n'ont pu découvrir les vases sacrés, et n'ont pu rien enlever. Si nous nous procurons d'autres détails, nous nous empresserons de les rendre publics.

### NÉCROLOGIE.

Sans tâche il conduisit l'âme au bout de sa carrière, Conservant au Seigneur ce dépôt précieux; Et lorsqu'à la nature il légua sa poussière, D'avance il a marqué sa place dans les cieux!

Depuis moins de six mois, nous avons eu la triste mission d'annoncer les pertes qu'essuyait le sanctuaire. Nous avons eu à raconter toutes les tribulations, toutes les fatigues, toutes les douleurs de nos saints Prêtres. Nous avons même eu à enregistrer la mort d'un trop grand nombre d'entre eux. Il n'y a pas eu jusqu'à l'Épiscopat qui ne se soit vu ravir un de ses membres les plus utiles et les plus zélés. Toutes ces pertes, nous les avons pleurées, et pleurées amèrement. Aujourd'hui cependant il nous faut ajouter un nouveau nom à la longue liste des victimes de la mort; c'est celui de M. JACQUES PAQUIN, curé de St. Eustache.

M. Paquin était né à Deschambault, en 1791. Après avoir fait ses études chez le curé du lieu, M. Dénéchault, il entra dans l'état ecclésiastique et fit sa théologie au séminaire de Québec. C'est dans cette dernière ville que, le 24 septembre 1814, il fut ordonné prêtre, et reçut immédiatement une importante desserte. Ce fut celle de la cure et de la mission Sauvage de St. François du Lac, où il demeura pendant plusieurs années et s'acquitta l'estime de ses paroissiens. En 1821, M. Paquin fut nommé curé de St. Eustache qu'il a continué à desservir jusqu'à ces derniers moments. Durant cette période de 26 ans, il n'a cessé de travailler à l'avancement de la religion dans sa paroisse à laquelle il a rendu des services signalés. C'est en effet grâce à ses soins et à son zèle que St. Eustache possède un couvent où les jeunes personnes du sexe peuvent acquérir avec l'éducation religieuse la connaissance des choses les plus utiles et les plus nécessaires dans la vie. M. Paquin avait de plus fait décorer l'Église de sa paroisse, mais durant les événements malheureux de 1838, cette église eût le même sort que plusieurs autres, et fut incendiée. Cependant ce contretemps ne découragea pas le zèle pasteur; il se remit à l'œuvre, et bientôt l'on vit sortir des ruines le nouvel édifice qui subsiste à l'heure qu'il est pour témoigner en faveur du curé de St. Eustache. A part de toutes ces améliorations et ces bienfaits, M. Paquin a rendu encore des services et de grands services à la paroisse confiée à ses soins, et en général à tout le comté du lac des Deux Montagnes. C'est lui en effet qui fut l'un des plus ardents fondateurs de l'association d'indemnités qui promet d'avoir les plus heureux résultats. Au milieu de toutes ces occupations du ministère, au milieu de tous ces travaux de fondation et de construction d'édifices religieux, M. Paquin trouva encore moyen de consacrer de fréquents moments à des recherches historiques sur le pays. Il était même sur le point de donner publicité à ses recherches, et de doter son pays de mémoires intéressants et instructifs, propres surtout à servir beaucoup à l'histoire de notre pays. Mais "la mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;" elle vient nous l'enlever au moment où l'on s'y attend le moins; elle l'arrête au milieu de ses utiles travaux, et ne nous laisse plus qu'à pleurer sur une tombe. M. Paquin est décédé à St. Eustache, mardi le 7 courant à trois heures après midi, âgé de 56 ans. Dans les différentes situations de la vie, M. Paquin ne s'est pas démenti; il a toujours été le même. Il s'est montré bon prêtre et bon citoyen: il a encouragé l'éducation religieuse et profane, et n'a pas craint de demander justice pour les fidèles confiés à ses soins. Ce n'était pas encore assez pour lui. Il a voulu travailler pour le pays tout entier; il lui préparait à cet effet un magnifique présent, œuvre de ses veilles. Mais la Providence ne lui a pas donné le temps de le compléter son travail; elle l'a retiré du milieu de nous pour lui donner la place que d'avance il s'était acquise au ciel. Pour nous, il ne nous reste plus qu'à déplorer la perte que vient de faire le sanctuaire et que la patrie peut bien aussi pleurer; avec